

# PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS

Rue Brochant

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE.

## MODES

Les toilettes d'automne se présentent avec une simplicité de bon augure. Ne nous hâtons pas cependant de croire que la mode va prendre des allures de *Sainte Mousseline* : le costume d'automne ne peut être que simple ; c'est le costume de transition avec lequel on attend que les modes élégantes de l'hiver soient décidées. Il n'aurait que faire des dentelles, des riches étoffes brodées et brochées, pour les fêtes champêtres qui se donnent en ce moment. Le tissu dont il est fait est beau, — un lainage moelleux et souple dans les tons sombres, combiné avec du velours ou avec un taffetas quadrillé bleu et gris, noir et ponceau, loutre et feu. — Nous avons, à votre intention, mesdames, pris la description de quelques costumes d'automne que nous avons trouvés d'une distinction charmante ; leurs façons affirment le goût comme il faut des femmes qui les portent ; c'est d'une élégance simple qui a bien son cachet.

Costume en lainage gris fer, avec une jupe largement plissée et une tunique pouffonnée qui descend en pointe sur le tablier ; une veste droite est ouverte sur un gilet en taffetas à petit damier bleu et gris pâle ; gilet indépendant fermé par des boutons dorés et ouvert sur la taille ; la veste y est maintenue par deux agrafes posées à la taille, près de la couture du dessous du bras. A l'encolure, un revers-châle zébré de petits velours nu-



Costume en lainage uni et quadrillé gris et gros bleu. — Costume en faille brun doré garni de dentelle et de broderie.

Modèles de madame Hubler, 30, rue de Clichy.

méro zéro ; mêmes velours au col montant et au parement de la manche ronde. Le col en toile et le poignet assorti sont obligatoires ; de même que le bas de couleur et le soulier en chevreau mat.

Le chapeau doit être dans le même esprit de simpli-



cité : des ailes piquant une draperie de velours; un oiseau attachant un long voile de gaze coquettement drapé autour de la calotte. Le gant touriste; un en-cas bleu marine.

Le costume suivant n'est pas moins joli. Le drap d'automne est myrte avec des paillettes éteintes, bouton d'or, grenat et bleu pâle, qui réveillent seulement la teinte sombre, sans éclater en points brillants. Jupe unie avec un ourlet piqué de cinq rangs de points-arrière; polonaise formée diagonalement de larges boutons d'étoffe et relevée au côté gauche de plis couchés sous une cocarde en ruban de velours grenat; le pouf tout en étant développé, tombe en cascades. Col en velours ainsi que le bracelet qui est au bas du parement de la manche ronde. Chapeau Henri III orné de cocardes en velours grenat et d'une fourterelle. Bas grenat et demi-bottes en chevreau mat.

Le pardessus qui complète cette tenue du triste automne, précurseur de l'hiver, se fait en serge ou en tissu pareil au costume; il se double d'une serge de soie et n'a aucun ornement; les boutons mêmes sont de gros macarons en serge. Toute son élégance consiste dans une coupe parfaite dessinant la taille en la cambrant, sans cependant la pincer; si les jeunes femmes que nous regardions, ainsi vêtues, passer sur la plage, avaient entendu les compliments flatteurs et les exclamations admiratives provoqués par l'exquise simplicité de leur toilette, elles ne s'attiferaient jamais avec certains costumes et certains chapeaux qui ne donnent vraiment pas bon air.

Malgré le temps incertain, on prolonge la saison balnéaire, et plusieurs élégantes ne peuvent se décider à *appareiller* pour leur château ou leur villa.

On nous a même nommé une châtelaine qui a manqué — de sa propre volonté — l'ouverture de la chasse, toujours très brillante, dans le beau parc giboyeux qui lui fait autant d'amis que d'envieux.

Les toilettes sont donc dans une passe d'accalmie : le papillonnement de l'été n'a plus cours; on ne connaîtra pas avant quelques jours ce qui nous sera

*imposé* pour l'hiver; attendons si sœur Anne ne verra rien venir qui soit digne de vous plaire, aimables lectrices.

CORALIE L.

CORSET ANNE D'AUTRICHE — CEINTURE RÉGENTE  
De mesdames de Vertus sœurs, 12, rue Auber.

Nous marchons vers l'époque des grandes toilettes, aussi recommandons-nous le corset Anne d'Autriche comme l'élément indispensable d'une élégance bien comprise. Il faut que la taille soit dessinée avec grâce, dans un corset d'une coupe parfaite, pour que la couturière puisse la mouler dans le corsage tendu et même rigide qui est de mode. Le corset Anne d'Autriche a ce mérite, et aussi celui de l'allonger sans gêner les mouvements. Quant à la ceinture Régente, elle s'adresse aussi bien au costume paré qu'au costume simple; sa coupe est tout à fait avantageuse à la taille, et l'on nous dit que son succès ne décline pas, bien au contraire.

HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix.

Nous ne sommes point ennemie des parfums, nous avons même pour eux un certain penchant, lorsqu'ils sont d'essence fine et de bouquet agréable. Mais si nous aimons les parfumeries fines, nous sommes ennemie de toutes ces drogues qui se débitent à bon marché, sous des étiquettes affriolantes; mieux vaut se passer de bons cosmétiques que de faire usage de ces produits souvent malsains. A l'aimable abonnée qui désire connaître notre avis sur certains cosmétiques qu'elle nous cite, nous répondrons que, pour donner un avis, il faudrait connaître les produits en question, et nous ne les connaissons pas; nous remplacerons donc cet avis par un conseil : N'achetez vos parfumeries que dans une maison dont le nom est connu et le succès et la réputation bien établis. C'est à ces titres que nous vous engageons à vous adresser à M. Guerlain. Tous les produits de cette maison sont exquis et manipulés avec un soin spécial; on peut en faire usage en toute confiance. Pour le mouchoir, voici les parfums en vogue : l'héliotrope blanc, rose et œillet, bouquet Marie-Christine, Seymour, princesse Alexandra et le Shore's-caprice.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 97 et 99).

*Robe en lainage uni et quadrillé gris et gris bleu, pour jeune fille.* — Jupe en lainage uni formant des quilles plissées, pincées par un chou en ruban à vingt centimètres du bord inférieur; ce bord s'ouvre en éventail, de même pour le bord supérieur, qui est caché par une draperie plissée. Une tunique en lainage quadrillé dessine un pouf accentué et se prolonge très bas. Corsage assorti à la tunique; longue pointe; col montant et bouffant en gaze, sur la poitrine. Manche arrêtée à mi-bras, avec un parement fixé sous une traverse bouffante en gaze.

*Costume en faille brun doré.* — Jupe couverte de cinq volants en faille rehaussés de dentelle assortie; sur le milieu du devant est appliquée une broderie en perles mordorées sur velours brun; cette broderie se retrouve : au bas des paniers formés par le relevé du Trianon, le long du

fichu et en revers à la manche ronde. Pouf volumineux; col rabattu.

*Robe d'intérieur en ottoman marine et surah rose ancien.* — Façon princesse. Le devant de la robe est fait de trois plissés en surah montés sur un dessous de taffetas boutonné au milieu; ces plissés s'arrêtent de côté; celui qui prend de l'encolure a ses plis très serrés dans le haut, ils s'écartent ensuite en éventail et forment comme une chemisette. La robe-princesse s'ajuste de côté à ce genre de plastron, et le bord se découpe en créneaux sur un plissé tuyaux d'orgue. La manche est échancrée extérieurement sur une sous-manche en surah bleu qui fait un long bouillon serré au poignet. Une grosse ruche autour du col et un nœud en satin devant.





*Falcomer imp Paris*

4434

## Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot. 2.

Étoilettes de M<sup>me</sup> TURLE 9 r de Clichy - Parfumerie de la M<sup>me</sup> GUERLAIN 15 r de la Paix.

Machine à coudre de la M<sup>me</sup> VIGNERON 70 B<sup>t</sup> Sebastopol



EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4434

COSTUME DE VILLE

*Costume en drap feutre et velours marron.*

Jupe en drap plissée verticalement, avec un large pli creux au milieu du tablier; celui-ci est décoré de brandebourgs en grosse ganse de soie marron fixés par un bouton et terminés par un trèfle à boucles. Un poul largement drapé agrafé sur la pointe du corsage. Devant, garniture de brandebourgs à la partie inférieure; un bouillonné en surah feutre au-dessus, diminue vers l'encolure qui reçoit un col montant en velours. Parement en velours à la manche ronde. Collet et sous-manche, en batiste, plissées. — Bas de soie bleus. — Souliers en chevreau. — Gants de Suède. — Chapeau en feutre, à bord garni d'un plissé en velours. Plume autour de la calotte.



COSTUME DE VISITE

*Costume de visite en popelinette de soie brigue et dentelle écrue.*

Jupe en taffetas; deux petits plissés en popelinette et trois volants en broderie écrue. Une tunique plissée de larges plis couchés s'ouvre en éventail; un biais plissé en velours arrête les plis à 20 centimètres de leur bord inférieur; les lés de derrière, noués sous une traverse, sont comme la continuation des plis de la tunique; un nœud en velours arrête, derrière, le biais plissé. Corsage à pointe, avec plastron brodé maintenu par des boutons en velours; revers en velours rabattus sur le plastron et formant col montant à l'encolure du dos. Manche arrêtée au coude avec parement en velours. — Gants de Suède. — Bas de soie. — Souliers vernis. — Chapeau assorti au costume, couvert de broderie écrue disposée en plusieurs volants, et garni, près de la calotte, d'un bouquet de pommes d'api.

Robe d'intérieur en ottoman marine et surah rose ancien, de madame Bréant-Castel.

CAUSERIE

Environs de Paris : Dampierre et les Vaux de Cernay.



NE double visite nous a conduits tout dernièrement dans deux châteaux voisins l'un de l'autre et formant une de ces antithèses qu'il est intéressant de noter. Nos lectrices nous sauront gré, peut-être, en cette saison de vilégiature, de les emmener par la route d'où l'on découvre les paysages charmants de Bièvre et de Jouy, en passant au pied de ce coteau où sont si fièrement campées les belles ruines féodales

du château-fort de Chevreuse, jusqu'à Dampierre et jusqu'aux Vaux de Cernay.

De tous les châteaux des environs de Paris, celui des ducs de Luynes mérite le mieux l'épithète de princier. Les avenues séculaires, les balustres en pierre, les grilles forgées, précédant sa cour d'honneur, ont un caractère grandiose bien fait pour ajouter encore à l'impression de tristesse qui résulte de la position même de l'édifice dans un creux profondément encaissé. Une belle vue était le moindre souci de nos aïeux au XVI<sup>e</sup> siècle; les constructions de cette époque sont généralement situées au fond des val-



lées, car on faisait cas surtout de l'eau et des ombrages qui, en effet, ont bien leur mérite, mais ne suppléent pas à une riante étendue de paysage. Reconstitué en grande partie au XVII<sup>e</sup> siècle, le château offre encore les signes distinctifs de l'architecture du temps de Henri IV; il est en brique et pierre, entouré de fossés remplis d'eau courante, et l'aspect du pavillon central où l'on arrive, du côté du jardin, par un peron bien dessiné, est de la plus rare élégance. Un double rang de colonnes, surmonté d'un fronton, le décore. De très jolies tourelles flanquent les deux bâtiments en retour, mais c'était l'intérieur surtout que nous étions curieux d'admirer. On a tant parlé de la Minerve de Phidias, de la chambre de Louis XIII, des fresques de M. Ingres qui ont toute une légende, où se révèlent les capricieuses exigences d'un grand artiste et l'infatigable politesse d'un grand seigneur!

Plusieurs déceptions nous attendent! La décoration restaurée de l'immense escalier, par exemple, paraît mesquine. La ravissante *Pénélope* assoupie sur ses fuseaux, de M. Cavelier, qui orne le vestibule nous avait préparés à autre chose. On peut aussi reprocher à la grande salle, savamment décorée en style pompéien par Duban, d'être quelque peu criarde et bariolée, mais elle renferme des trésors: collections d'armes superbes, merveilles inestimables de porcelaines de Sèvres et de Saxe. L'aimable et intelligente duchesse de Luynes semble en faire les honneurs. Cabanel l'a représentée assise, vêtue de noir, appuyée sur ses enfants, un buste de son mari auprès d'elle. En face se dresse la fameuse Minerve, mais vraiment l'interprétation du chef-d'œuvre de Phidias par Simart est plus bizarre que belle. Cette statue d'ivoire, d'or et d'argent n'a guère d'autre mérite que celui d'être composée de matières précieuses; nos regards s'en détournent pour aller chercher la copie en bronze d'une figure bien connue du musée de Naples. Et quelle est cette scène d'un *Age d'or* ennuyeux et terne, qui étale sur les murs tant de nudités sans excuse, entre deux rideaux verts, disposés au lieu de cadre? Est-il possible que l'auteur de l'*Apothéose d'Homère* et de la *Source* se soit une fois trompé ainsi?

En revanche, la statue de Louis XIII, enfant, coiffé d'un feutre, par Rude, a une si charmante et si fière allure qu'on oublie qu'elle est d'argent massif pour admirer la main du maître. Cette statue se dresse seule au milieu d'une chambre tendue de velours violet à fleurs de lis, où coucha le roi, chez son grand fauconnier. Dans cette noble demeure on sent que les souvenirs historiques et les traditions d'une haute aristocratie tiennent la première place; on sent aussi dans mille détails le culte de la famille entremêlée à la plus grande piété chrétienne. Dans les salons un Christ de Murillo se détache parmi les bibelots précieux et les innombrables miniatures attachées à des paravents de velours. D'ailleurs les meubles modernes, ajoutés en petit nombre aux magnificences d'un mobilier du temps de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI, n'indiquent aucune recherche artistique, aucun luxe, ni même aucun raffinement de goût. La chapelle est assez lourdement restaurée en bois sculpté. Des étoffes modestes ont remplacé les brocards qui autrefois couvraient ces beaux sièges peints et dorés. Les portraits de famille restent dans les chambres où ils ont été tou-

jours accrochés, les chefs-d'œuvre de Nattier et de Rigaud côte à côte avec des toiles d'infinitement moindre valeur, quelques-unes modernes comme le joli portrait du jeune duc actuel en veste de marin, par le regretté Cot que la mort a enlevé prématurément au mois de juillet dernier. La chambre de la duchesse avec sa chapelle familière, entremêlée de portraits chéris au-dessus du prie-Dieu, et sa somptueuse toilette en vermeil, est le type d'un appartement de grande dame et de veuve.

Si nous avons à choisir un gîte dans le château de Dampierre, nous prendrions de préférence la petite chambre en vieil aubusson qui donne sur la pièce d'eau admirable, entourant une petite île où s'élève un pavillon, qui n'est autre qu'un cabinet de travail. Le travail est fort honoré à Dampierre, il suffit pour s'en convaincre de voir la bibliothèque, les galeries d'histoire naturelle et spécialement de minéralogie qui attestent les goûts du feu duc, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, auteur d'études numismatiques très distinguées. Pour revenir à la pièce d'eau, qui rappelle dans de moindres dimensions celle de Fontainebleau, et où nous voudrions nous attarder; elle forme avec le parc l'unique point de vue vraiment pittoresque que l'on découvre des fenêtres donnant presque toutes, les unes sur la cour d'honneur, bordée de cloîtres brique et pierre qui font penser aux graves méditations du duc Louis-Charles, ami des solitaires de Port-Royal, les autres sur ces immenses parterres d'une si froide symétrie, où les fleurs de lis, les emblèmes, les chiffres, toutes sortes d'hiéroglyphes à la française se découpent vivants avec une apparence d'incrustation sur les gazons strictement tondus. Cette manie prétentieuse du dessin à ras de terre se retrouve dans les écuries sablées de façon que les armes des Luynes soient formées de loin en loin en poudre multicolore. Passe encore pour le grès, mais des fleurs ne devraient pas être transformées en glaciale mosaïque. D'un mot on nous répondra: C'est la mode.

Combien la nature a ses coudées plus franches aux Vaux de Cernay qui ne sont pourtant séparés de Dampierre que par un trajet de vingt minutes, mais dans ces vingt minutes nous franchissons la distance de la majesté traditionnelle à l'élégance originale, du pompeux à l'agreste, de la haute vie telle que la mènent les derniers représentants de notre noblesse française à la vie brillante de la finance-artiste, comme la comprend l'aristocratie israéliite.

Nous ne voulons pas parler ici du site incomparable qui encadre l'ancienne abbaye, aujourd'hui habitée par madame Nathaniel de Rothschild. Les peintres qui le fréquentent, Français, Breton, etc., ont depuis longtemps fait connaître ces blocs de rochers, ces magnifiques bruyères, ces fraîches prairies, ce curieux passage des cascades qui rappelle, sous des chênes et des hêtres centenaires, les forêts abruptes plantées au bord du gave des Pyrénées. Au sortir de cette oasis d'un si frappant caractère qui tranche sur la campagne environnante, assez uniforme, comme une évocation imprévue des pays lointains, près du vaste étang qui précède la gorge, se trouve l'ancienne abbaye de Simon de Montfort qui est devenue la plus originale des habitations modernes. Dès le seuil une meute de carlins



et de *bulls* merveilleux, pareils à ce que la porcelaine de Saxe a produit de plus exquis, accourt à votre rencontre. Le grand corps de logis, où s'est installée la baronne, disparaît en partie sous le lierre; il date du XII<sup>e</sup> siècle ainsi que l'église à ciel ouvert, dont le pignon occidental avec ses roses et ses ogives forme un décor que l'on voudrait revoir au clair de la lune. Rien de piquant ou mélancolique, selon l'humeur avec laquelle on l'envisage, comme le contraste de ces voûtes d'arête du moyen âge abritant le plus coquet des mobiliers artistiques: tapisseries précieuses, velours de Gênes, petits meubles dignes de Trianon; il était impossible ici d'apporter l'harmonie entre le local et le mobilier, à moins de se contenter de stalles en bois sculpté et d'escabeaux du temps de Philippe le Bel. La baronne a bravement abordé à l'intérieur l'anachronisme, l'anomalie et en a tiré des effets ravissants. Elle a en revanche fait restaurer le reste des ruines avec une science et une discrétion que l'on voudrait retrouver dans toutes les restitutions de ce genre. Les ruines très considérables de l'abbaye et les fragments nombreux qu'on a pu y rassembler, statues, inscriptions, pierres tombales, sont conservés, entretenus,

voilà tout, on n'a entrepris de rien rétablir, de rien compléter. Ces longues nefs, ces cloîtres, sont devenus des promenoirs autour desquels les merveilleux ombrages d'un parc anglais, rassemblant les essences d'arbres les plus variées, s'étendent à perte de vue et marient leur verdure sombre ou pâle aux tons gris de la pierre.

Chacun sait quelle société intelligente et artiste se réunit chez la baronne de Rothschild; ces lieux, témoins de tant de méditations et de prières, entendent journellement d'intelligentes conversations, voient passer maintes figures de contemporains célèbres. Il n'en est pas moins vrai que le sort de l'abbaye de Vaux est étrange, et que les moines qui, au coup de minuit, reviennent peut-être errer sous les voûtes de l'ancienne église, doivent échanger des réflexions assez tristes sur les vicissitudes des temps. Avant madame de Rothschild, c'était un Anglais de beaucoup de goût et d'érudition archéologique, lui aussi, qui, propriétaire des ruines, en occupait la partie habitable. Que penseraient de tout cela les patrons de l'abbaye, saint Louis et la reine Blanche?

T. B.

## TOUT DU LONG

(SUITE)



MIMI comprenait enfin la situation: elle aussi allait disparaître derrière cette grille et sans doute marcher à pas comptés. Ne lui ferait-on même point porter un voile noir sur le front, une vilaine robe de bure et de petites têtes de mort au bout d'un chapelet?... Il lui audrait apprendre à lire... horreur! se tacher les doigts d'encre et se les piquer avec une aiguille! étudier des leçons où il n'était pas une seule fois question du petit Poucet ou du Chaperon rouge! ne plus manger de soufflés avec l'oncle Népomucène! ne plus se faire obéir par tante Élise! ne plus chasser de papillons, Barbenchu aidant!

Ah! mais non, par exemple!

Mimi, redevenue elle-même, fit une « scène » de la plus belle venue! Elle déclara qu'elle ne voulait pas rester en pension parce qu'elle ne le voulait pas! et qu'elle ne le voulait pas! Que si on l'enfermait de force, elle saurait bien sauter par la fenêtre comme son chat ou se sauver par la cheminée comme le petit ramoneur Coco! Ah! mais!... Et d'ailleurs elle ferait venir à son secours les gendarmes qui mettraient les méchantes sœurs en pénitence! elle enverrait une dépêche à Barbenchu! elle...

Tandis qu'elle cherchait de plus terribles armes défensives encore, la bonne supérieure, qui était venue à

bout de bien d'autres résistances, souriait et attendait patiemment la fin de la crise.

Mais madame Dutrognard n'ayant jamais eu d'enfants à dompter prenait assez au sérieux cette révolte de poulain sauvage pour se troubler visiblement.

Mimi s'en aperçut... aucune de nos défaillances n'échappe à l'œil perçant du premier âge... prenons y garde!

Elle avait enfin trouvé l'argument suprême et voulut frapper son grand coup.

« Et puis, gémit-elle d'un ton lamentable qui contrastait avec la furie précédente, et puis si cela me fait du chagrin, je serai malade, et je « mourrirai »... Voilà. »

Madame Dutrognard pâlit... La mère de cette enfant était morte si jeune... ne lui avait-elle pas légué malheureusement quelque germe morbide dont il fallait prévenir l'éclosion sous peine de remords éternels?

La faible tante amena donc son pavillon et s'avoua vaincue. Pitoyable traversée, étrange campagne, qu'elle accomplissait là.

Elle voulut s'en dédommager, toutelois en faisant preuve d'autorité envers Gertrude... qui ne demandait qu'à obéir.

Puisqu'il était bien décidé que Mimi « mourrirait » en pension, sa tante la remmenait chez elle; mais elle laissait la sœur aînée au couvent. Elle y deviendrait grande, belle, savante! Elle apprendrait le dessin, la broderie, la peinture, la musique, elle! Attrape, Mimi!

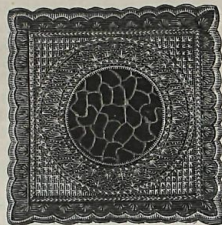
(La suite à la page 104)



N<sup>os</sup> 1 et 2. Dessous de lampe ou de vase en drap bleu ancien avec milieu en velours frappé olive.

N<sup>o</sup> 1. Quart de l'ouvrage. — N<sup>o</sup> 2. Croquis d'ensemble.

Le centre est en velours frappé olive et le carré en drap bleu ancien brodé au point lancé. La dent extérieure, le quadrillé de l'angle, toutes les lignes droites et les cercles se font au point de Boulogne en laine bronze et soie assortie. Au bord extérieur, suivant les dents, feston en soie mais, de même les points lancés du quadrillé; le quadrillé est maintenu par une soie vieil or; même soie pour les deux rangs de points de croix qui suivent les cercles. Points lancés en soie rose ancien dans les dents du bord, et en soie



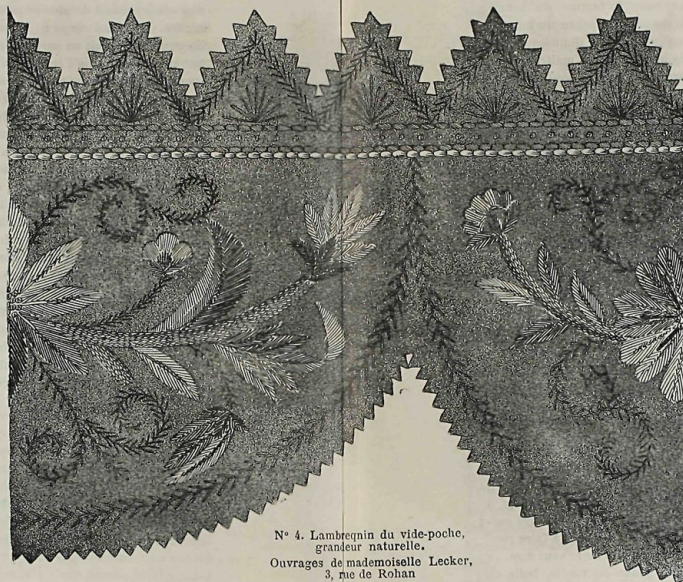
N<sup>o</sup> 2. Ensemble réduit du dessous de lampe.

rose ancien clair dans le rang intérieur. Point russe en soie bleu Louis XV entre les deux rangs au point de Boulogne, qui dessinent l'encadrement carré, et point de feston, même soie, autour de l'applique en velours.

N<sup>os</sup> 3 et 4. Vide-poche en vannerie dorée garni d'un lambrequin en peluche grenat.

N<sup>o</sup> 3. Croquis du vide-poche. — N<sup>o</sup> 4. Lambrequin.

Deux dents données par moitié. Compléter la plus petite en répétant la moitié dessinée; la grande forme le milieu du lambrequin. Découper le bord inférieur en trois grandes dents déchiquetées en dents de scie, et le bord supérieur en dents aiguës déchiquetées de même. Broderie au point de feston et au point d'épine. Dent du milieu: rosace en soie bleue, cinq tons, du foncé au très pâle; tiges et nervures: bois, vert jaune et mais;



N<sup>o</sup> 4. Lambrequin du vide-poche, grandeur naturelle. Ouvrages de mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan



N<sup>o</sup> 5. Costume en faille ardoise. Modèle de madame Bréant-Castel, 6, rue Gluck.

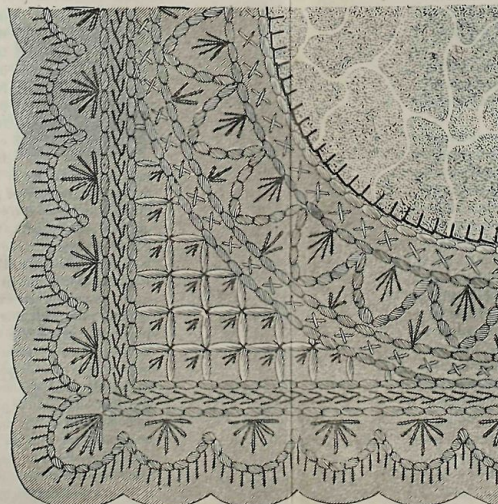


N<sup>o</sup> 7. Boucle pour soulier.



N<sup>o</sup> 8. Boucle pour ceinture.

feuilles: vert bronze trois tons et vert réséda deux tons, moyen et clair; bouton: rose pâle et très pâle. — Dent de côté: rosace trois tons roses du moyen au



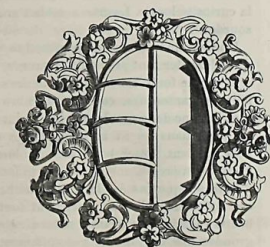
N<sup>o</sup> 1. Quart de la broderie du dessous de lampe, grandeur naturelle.

très pâle; les boutons bleus, feuilles et tiges comme celles de la dent du milieu. Point d'épine en soie blé au contour des dents; la bordure supérieure est marquée par deux points de boulogne, mais et brun, une ligne de points noués roses et un point de boulogne brun; les dents sont suivies par un point d'épine blé moyen; intérieurement points lancés bleu pâle. Pompons en laine et soie olive et bronze, bleue et vieil or, posés autour des dents.

N<sup>o</sup> 5. Costume en faille d'été ardoise.

Jupe en taffetas, garnie de deux volants en faille et couverte d'une seconde jupe drapée, sur le tablier, de plis remontants et irréguliers; sur le côté, un panier monté par trois plis plats se perd dans le pof; pof chiffonné

agrafé sur la longue pointe du corsage montant. Manche ronde et demi-longue. N<sup>o</sup> 6. Costume en taffetas quadrillé myrte et feu et satin myrte.



N<sup>o</sup> 9. Boucle pour nœud de relievé de tunique. Maison Senet, 35, rue du 4 Septembre.

Sous-jupe en taffetas, couverte alternativement de plis creux en taffetas quadrillé et de plis couchés en satin myrte, le tout retenu par deux étages de nœuds en ruban de satin myrte, qui divisent la hauteur en trois parties égales; une draperie sur la partie supérieure bouffie sur les



N<sup>o</sup> 3. Croquis du vide-poche.

hanches et se mêle, de côté, au pof tombant; nœud posés devant et en biais. Corsage à longue pointe avec plastron en satin finis-

sant en pointe. Col montant et noué-cravate. A la manche, arrêtée sous le coude, parement évasé en satin.

N<sup>os</sup> 7, 8 et 9. Parure de boucles.

N<sup>o</sup> 7. Boucle pour soulier, 8 fr. la paire.

N<sup>o</sup> 8. Boucle pour ceinture, 9 francs 50 cent.

N<sup>o</sup> 9. Boucle pour nœud piqué dans le relevé ou pour drapé de tunique, 12 francs.



N<sup>o</sup> 6. Costume en taffetas quadrillé myrte et feu et satin myrte, de mesdemoiselles Vidal.



La toute petite ne l'entendait pas ainsi : Gertrude était sa chose et une chose précieuse, indispensable, qu'elle ne lâcherait à aucun prix!...

Une seconde « scène » était nécessaire, Mimi la fit sans marchander; et, le lendemain, en réinstallant ses jeunes maîtresses dans leur chambre des Flèches, mademoiselle Justine disait à Barbenchu, accouru tout tremblant de joie sur leur passage :

« Eh bien, qu'est-ce que je vous annonçais hier? »

Qui s'étonna cependant? Ce fut le « conseil de famille ».

Évidemment, il ne fallait plus songer à la pension.

« Après tout est-ce à regretter? fit le notaire; voyez ma femme : Elle s'est élevée sur place à Char-nisot, son pays, sans perdre de vue pendant vingt ans le clocher du bourg; eh bien, qu'on me trouve dans toute la contrée une maîtresse de maison qui forme mieux les cuisinières, raccommode les chaussettes aussi finement et rende son mari plus heureux? »

Cet argument convainquit tous les auditeurs, sans doute, car il demeura sans réplique. L'unanimité des suffrages semblant ainsi acquise à l'orateur, il en profita pour exposer un plan tout d'abord censuré par M. Dutrognard, qui tenait à faire montre de supériorité, mais auquel le bonhomme finit par trouver du bon. Ce plan fut donc adopté, sauf quelques modifications proposées par les dames; et, peu de jours après, les rôles étant distribués, les différents acteurs de ce drame intime qu'on appelle une éducation entraient en scène bien disposés.

C'était d'abord M. Grand Gérard, instituteur émérite qui, n'ayant plus de classe à faire, passerait plusieurs heures chaque jour au château des Flèches. Mademoiselle Vauban, l'institutrice en activité enseignerait l'art de coudre, de broder et tous ces jolis travaux à l'aiguille qui sont une manière ingénieuse de ne rien faire du tout. Le percepteur proposa des leçons d'arithmétique, d'algèbre, de trigonométrie, ce qui fit courir un frisson sur l'épiderme délieat de Gertrude. Le curé se chargea des lettres sacrées et des lettres profanes; et M. Dutrognard se sentait fort humilié de passer à l'emploi de comparse quand il se souvint de certains succès chorégraphiques obtenus dans sa jeunesse. Il se posa donc en professeur de danse et de maintien, et comme cette prétention provoquait plus d'un sourire, il s'empressa de la justifier par cinq ou six entrechats et autant de pirouettes qui amenèrent une orgueilleuse rougeur sur les bonnes joues d'Élise.

Pourquoi madame de Trémolandinières versa-t-elle une douche glacée sur ce beau feu en s'écriant :

« Bravo, très cher voisin! On dirait vraiment d'un éléphant ailé! Continuez. »

Il ne continua pas; mais, blessé au vif, il cherchait une riposte sans la trouver, quand madame des Granges le tira d'embarras fort à propos en rompant les chiens.

« Et la musique? demanda-t-elle; est-ce le sacristain du bourg qui l'enseignera?... Il joue d'un seul doigt, je vous en prévient; et ne sait qu'un air. Mais comme il le sait bien! »

La musique!... ah! vraiment, personne n'y avait songé!... Toutes les mines s'allongèrent, car le cas était grave! Madame de Trémolandinières et madame

des Granges, qui allaient retourner à Paris, ne pouvaient offrir leurs services; la femme du notaire « n'ayant jamais perdu de vue le clocher du bourg », s'en était tenue aux leçons de chant données par les oiseaux et ne faisait pas honneur à ses maîtres, il faut l'avouer; madame Dutrognard avait l'oreille fautive; M. Dutrognard jouait bien du cor de chasse, mais cet instrument est essentiellement masculin; quant à M. Desbruyères, le curé, on le proclamait de première force en plain-chant; c'était toute sa science musicale.

Tout le monde cherchait, sans le trouver, un moyen de tourner la difficulté... déjà même le percepteur, dont les mathématiques transcendantes avaient eu peu de succès, déjà même le percepteur répétait ironiquement pour la troisième fois :

« C'est ici que l'auteur s'embarrasse », quand une inspiration éclaira le visage du vieux prêtre :

« Si madame Pierre voulait! » s'écria-t-il.

Pareille idée ne fût venue à personne; aussi les regards étonnés s'entre-croisèrent-ils de toutes parts.

Qui était donc madame Pierre?

## VIII

Le curé, dépositaire de bien de confidences, aurait pu répondre à cette question, peut-être; mais on l'eût en vain adressée à chacune des personnes présentes, à madame de Trémolandinières elle-même, malgré certains avis discrets et mystérieux destinés à faire penser : « Elle en sait plus long qu'elle ne le veut dire... »

Madame Pierre était-elle jeune ou vieille, belle ou laide, riche ou pauvre, de noble origine ou d'humble naissance? Sur ces différents points, on devait s'en tenir aux conjectures, et l'on ne s'en faisait pas faute dans le pays.

Elle y était arrivée incognito dix ans auparavant avec deux vieux serviteurs de peu de ressources pour la curiosité locale. Le mari semblait muet et la femme sourde.

Une antique abbaye de bénédictins achevait alors de se lézarder tout près de Fressanges, entre un torrent et une forêt. La forêt, de chênes séculaires et de hêtres gigantesques, couvrait d'ombre et de verdure tout le flanc de la montagne; le torrent bouillonnait à ses pieds dans un lit rocheux où les marchands de bois faisaient flotter leurs bûches, lors des exploitations forestières.

Cette époque passée, la voix humaine troublait peu ces solitudes; elles appartenaient tout entières aux bruits vagues de la grande nature : chants de bise et grondements d'aquillons, gazouillements d'oiseaux et rauquements de bêtes fauves, froissements d'insectes dans les hautes herbes et craquements de ramures dans la tempête. Le printemps s'y montrait tardif; l'été y durait peu; l'automne, qui en était la belle saison remplissait l'étroite vallée de fleurs et de parfums, parfums bien vite envolés, fleurs effeuillées rapidement; et l'hiver y jetait de poétiques désolations avec d'étranges intermittences de tièdes journées et de rayons de soleil, qui semblaient s'y abattre par une inconcevable erreur de latitude.



Si le cadre était sévère, le tableau ne lui cédait en rien :

L'abbaye, plusieurs fois frappée par les haches révolutionnaires, se dressait vers le ciel avec ses mutilations, comme pour les montrer à Dieu et le prendre à témoin des fureurs humaines. Des rinceaux du clocher gothique servaient de façade à plus d'un cabaret des environs; les dalles des cloîtres pavaient de nombreuses chaumières; et quelques pierres tombales elles-mêmes glaçaient le pied des bergères dans les salles rustiques où l'on dansait le dimanche.

Le principal massif de maçonnerie n'avait rien perdu de son importance; toutefois il pouvait abriter encore de nombreux habitants derrière ses épaisses murailles, et plusieurs familles s'y étaient successivement installées. Mais, comme si l'ange invisible des lieux les eût défendus contre le changement de destination, d'inexplicables sinistres décourageaient les profanes l'un après l'autre.

Tantôt les eaux du torrent, gonflées par une brusque fonte des neiges, s'élevaient avec de rauques mugissements, montaient toujours, envahissaient l'austrère demeure et en chassaient pour quelque temps les intrus.

Tantôt, par une nuit d'orage, aux bruits discordants de la tempête, la foudre sillonnait le vieux toit et les langues ardentes de l'incendie menaçaient, dans leur sommeil, les usurpateurs en danger de mort.

Un jour, une mortelle épidémie, provoquée peut-être par les miasmes humides de la dernière inondation, désolait la vaste demeure, et peu s'en fallait qu'un drapeau noir arboré à son faite n'en écartât les étrangers.

Une nuit, des bandits inconnus, le visage noirci, le pistolet au poing, y faisaient une foudroyante invasion, et les propriétaires nouveaux, à leur merci, se laissaient dévaliser sans résistance pour avoir la vie sauve.

La réalité s'augmentait de la fiction et des récits complètement imaginaires brochant sur le vrai, l'abbaye de Saint-Benoît avait acquis une terrifiante réputation. Elle était hantée par de méchants esprits, elle portait malheur, on n'en pouvait douter! et depuis quelques années nul n'osait dormir sous son toit inhospitalier. Ses derniers acquéreurs l'avaient abandonnée aux revenants et aux chauves-souris, quand on apprit avec stupéfaction qu'une femme étrangère s'y installait à son tour. Évidemment cette étrangère devait être abandonnée de la Providence et de l'humanité! ne craindre ni Dieu ni diable... à moins qu'elle ne fût le diable même.

Les esprits forts de la contrée furent moins ébahis : positifs comme le sont tous les esprits forts, ils trouvèrent des causes naturelles à cette émigration d'un oiseau étranger et ne doutèrent pas qu'il ne se fit un nid confortable de la demeure délabrée.

On allait certainement badigeonner les murailles à la nouvelle mode : du blanc pour le fond, du rouge brique aux embrassures; des teintes variées sur les arêtes, un véritable arc-en-ciel enfin! puis des tentures d'étoffe à l'intérieur, des glaces de Montluçon, des meubles de Boule, etc. Au dehors : des rocailles venues de Paris dans des toiles d'emballage, un pont

chinois sur le torrent, un belvédère de bois découpé avec des stores à images!

Mais les murailles grises demeurèrent enveloppées de leur manteau de lierre où piaillaient les moineaux; les boiseries sculptées ne firent point place aux tissus en vogue; les masses de granit contemporaines du déluge ne furent pas humiliées par le voisinage des rochers sur commande; la passerelle sans garde-fou lancée sur le torrent continua d'osciller sous le poids des piétons; et pour admirer le paysage, madame Pierre se contenta de suivre les méandres du torrent, de s'arrêter devant les gigantesques embrasures des montagnes en chaîne et de faire l'ascension des crêtes.

Elle ne fit pas de visites d'arrivée et n'ouvrit sa porte à personne. Cependant elle se rendait à l'église, mais si longuement drapée dans ses amples vêtements noirs, si complètement invisible sous le crêpe de son voile que sa figure et son âge demeurèrent inconnus.

« C'est quelque monstre de laideur défigurée par la lèpre ou l'incendie! » insinuaient les femmes.

« Ou plutôt une pécheresse qui se fait ermite! » supposaient les hommes.

« Baste! c'est simplement une folle échappée de chez le docteur Blanche! » conclut le plus grand nombre.

Mais si quelqu'un se dit :

« C'est une âme qui souffre et prie; c'est une douleur priant, expiant pour autrui... » ce quelqu'un-là ne communiqua point sa conjecture; et l'étrangère demeura, pour tous, atteinte et convaincue de honte, de péché ou de folie!

Et pourquoi pas même de toutes ces tares à la fois?

Cependant, à deux lieues à la ronde, on vit bientôt les orphelines dirigées sur des asiles maternels; les veuves arrachées à la misère; les infirmes secourus et consolés sans qu'on sût quelle main séchait les larmes et prodiguait les bienfaits... il y eut alors une ligue de curiosité; la surveillance fut organisée; l'enquête on permanence; et de toutes les investigations, de tous les témoignages, il résulta cette certitude :

« Madame Pierre est la bienfaitrice de la contrée. »

Alors les femmes insinuèrent cette variante :

« Elle veut du moins paraître belle aux yeux de son bon ange! »

Les hommes, parodiant l'Écriture, ajoutèrent :

« Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle aura... beaucoup donné. »

Et tous conclurent en chœur :

« C'est beau, mais insensé! où en serions-nous grands dieux! s'il nous fallait ainsi jouer le rôle de la Providence envers chaque déguenillé. Nos enfants mourraient sur la paille, c'est évident! »

Cela dit, redit et la curiosité trouvant ailleurs de nouveaux aliments, madame Pierre fut abandonnée momentanément à son existence de monstre, de pénitente, de folle et put remplir en paix les attributions inhérentes à ces différents états.

Pourtant, si la malveillance désarmait provisoirement, si le feu, l'eau, la peste et les malfaiteurs épargnaient la solitaire de Saint-Benoît, l'ange exterminateur commis au culte du passé ne semblait pas avoir tout à fait rentré son glaive dans le fourreau... Si toutefois l'épée d'un ange exterminateur peut avoir un fourreau.

Bientôt madame Pierre cessa de paraître à l'église de



Fressanges et une autorisation venue de Rome lui permit de r'ouvrir, à certains jours, la chapelle de Saint-Benoît; les bûcherons de la forêt n'entrevirent plus entre les vieux troncs sa robe noire flotter; les pêcheurs attardés se déshabituèrent de la rencontrer le soir au bord du torrent sous la lueur stellaire, se penchant sur les eaux; et quand les pauvres l'aperçurent dans les allées de son parc, elle s'y faisait traîner dans un de ces fauteuils-voitures destinés aux infirmes.

Madame Pierre s'était-elle parfois endormie de lassitude au pied des vieux arbres ses voisins? les humides vapeurs du torrent l'avaient-elles imprégnée jusqu'aux moelles durant ses nocturnes promenades? On n'en sut rien, toujours est-il que, dès lors, une barrière de plus se dressa entre cette femme et le monde: celle de la maladie. Dès lors aussi, le bon curé de Fressanges, seul hôte admis à Saint-Benoît, s'y montra plus assidu et n'en sortit pas une fois que son visage n'exprimât une compassion mélancolique.

Vers cette époque, il vint de la prochaine gare plusieurs colis énormes qui, traversant Fressanges pour gagner Saint-Benoît, réveillèrent dans le petit bourg la curiosité un instant assoupie... Sans doute arrivaient enfin les glaces de Montluçon, les meubles de Boule et les tentures variées... on investit la place adroitement; on posa des sentinelles vigilantes; mais quand les fenêtres ogivales de la vieille demeure s'ouvrirent, les espions n'aperçurent ni le scintillement des miroirs ni les draperies annoncées. Cependant les bûcherons et les pêcheurs, les gens qui se lèvent matin et ceux qui se couchent tard, les maraudeurs et les artistes, tous ces ambulants enfin que leurs intérêts ou leurs goûts retiennent à des heures indues dans les agrestes solitudes, entendirent souvent les brillants arpegges d'un piano sonore, les larges harmonies d'un orgue et les chants d'une voix de contralto. Cette voix avait perdu la fraîcheur veloutée de la première jeunesse, mais elle y suppléait par une magistrale ampleur de son, une rare intensité d'expression pleine à la fois de chaleur et de sanglots.

La découverte fit fortune: de Fressanges elle fut portée au chef-lieu d'arrondissement; de celui-ci à la première ville du département, et il demeura prouvé qu'une grande artiste se cachait à Saint-Benoît.

Mais pourquoi s'y cachait-elle?

M. Desbruyères, qui le savait, continua de se taire: les pièges et les traquenards, les circonvolements savantes et les questions à brûle-pourpoint, la ruse et l'intimidation, tout échoua devant sa discrétion.

Il fallait décidément en prendre son parti.

Cependant, lorsque devant le conseil de famille assemblé, il prononça ces étonnantes paroles:

« Si madame Pierre voulait! » une lueur d'espoir se ralluma...

Mais il l'éteignit aussitôt en prenant congé de l'assemblée et les délibérants demeurèrent muets et suspendus au bruit de ses pas jusqu'à ce que la porte du dehors, en se refermant sur lui, l'eût mis temporairement à l'abri de leur indiscretion.

Le lendemain, madame Desgranges, ses filles et leurs belles robes, toutes femmes et choses emballées avec le même soin filaient à toute vapeur vers les magasins, les marchandes de modes et les couturiers de Babylone; le surlendemain madame de Trémolandinières,

qui n'avait pas voulu partir avec ces merveilleuses pour ne point prendre devant elles un billet de seconde classe, madame de Trémolandinières quittait le Treuil en jetant à M. des Mazes un: « A l'année prochaine! » qui le fit soupirer d'avance; et toutes les hirondelles des clochers et des toits, tous les oiseaux de passage s'étant à la fois envolés, Fressanges, le Treuil, les Flèches, toute la contrée enfin reprenait sous l'avalanche des feuilles mortes un aspect aussi sévère que l'abbaye de Saint-Benoît elle-même.

Elle allait néanmoins s'égayer de quelques rayons de soleil, cette retraite fermée à toutes les joies du monde: Avec sa douceur persuasive et persévérante, M. Desbruyères y plaçait la cause de ses petites amies et...

Mais était-ce uniquement cette cause qu'il avait prise en mains? d'autres intérêts que ceux des orphelines ne se trouvaient-ils pas en jeu dans son éloquent plaidoyer?...

Le vieux curé savait la solitude absolue dangereuse pour chacun, à peu d'exception près... l'âme blessée de madame Pierre, incessamment repliée sur elle-même, ne s'agrirait-elle point dans l'acuité de ses souvenirs? Ce besoin d'aimer trompé cruellement, refoulé par de poignantes épreuves ne se changerait-il pas en un feu qui, faute d'aliments, la consumerait à la fin?... Comme un ange exilé sur des terres maudites, madame Pierre avait vu les fanges d'autrui rejallir jusqu'à son front et souiller ses blanches ailes... le contact de l'innocence enlèverait peu à peu ces tristes maculatures...

M. Desbruyères ne dit pas ces choses à la solitaire de Saint-Benoît et ne lui parla point d'elle-même. Mais il sut l'intéresser à ces oiselets tombés du nid qu'on appelait Gertrude et Micheline; et quand il la vit attentive, émue, il eut peu de mal à enlever son consentement par une péroraison décisive.

Il put donc annoncer enfin aux châtelains des Flèches que « madame Pierre voulait ».

Ce fut leur tour alors de faire des objections. M. Dutrognard, se prenant au sérieux dans son rôle de père noble adoptif, releva les pointes de son faux-col, remit en place le nœud de sa cravate quelque peu fourvoyé vers le bout de l'oreille gauche, enfila ses pouces dans les entournures de son gilet et se plaçant debout, devant la cheminée, se livra sans reprendre haleine aux considérations melliflues sur les responsabilités familiales, sur la prudence qui est mère de la sûreté, sur la perversité des masses et des individus, sur l'influence de ceci en cela; et sur mille autres choses encore... en se réchauffant les mollets.

Madame Dutrognard opinait du bonnet, du geste et de la voix répétant comme un écho grassouillet, chaque parole de ce cher phénomène qui doublait un Adonis d'un Cicéron, d'un Démosthènes et même d'un Montsabrè!

Le vieux pasteur n'opposant aucune digue à ce flot d'éloquence, le flot s'étendit en large, et fut vite absorbé. Se trouvant alors à sec, l'orateur cessa de s'admirer dans la glace qu'il avait en face, entre deux fenêtres et s'assit comme un simple mortel.

Profitant de l'armistice, M. Desbruyères s'empressa de ramasser les projectiles pour les empiler en ordre; alors il frappa dessus tout doucement, et le tas rendit



un son creux. Encouragé par cette épreuve, le curé sans se mirer dans quoi que ce fût, sans se griller les jambes ni enfler le son, insista sur sa proposition en l'appuyant d'irréfutables arguments.

Pendant ce temps, la somnolence gagnait quelque peu Népomucène, mais Élise se troublait, son rôle d'écho lui faisant dire alors absolument le contraire de ce qu'elle soutenait l'instant d'aparavant.

Cette fréquente opposition de vues entre les deux saintes passions de sa vie : son mari et son curé jetait souvent ainsi l'excellente femme dans une étrange perplexité. De toutes ces croix c'était même la plus lourde. Mais ne faut-il pas que chacun grave un calvaire quelconque en ce monde ?

Cependant, comme l'oncle-père-noble n'était pas taillé pour une longue résistance en dépit de sa large carrure et de sa lourde argumentation, il lui suffisait le plus ordinairement d'avoir protesté ; pousser au delà l'opposition lui semblait trop laborieux. Il préférait se rendre honorablement.

Ainsi fit-il encore en cette circonstance. On attendrait le printemps pour envoyer Mimi exercer, chaque jour, ses petits doigts sous l'habile direction de madame Pierre, mais dès maintenant Gertrude se rendrait à l'abbaye lorsque le temps le permettrait.

Il s'y opposa toute la semaine. Les pluies de l'automne changeaient les chemins en torrents, et le vent soufflait furieux. Cependant, à bout de rage, il finit par se calmer, et les nuages ayant abondamment crevé, un peu d'azur teignit le ciel et quelques fugitifs rayons de soleil en effleurèrent la voûte immense.

Le curé en profita pour emmener Gertrude à l'abbaye ; l'angelus de midi tintait au clocher de Fresanges ; les troupeaux sortaient des étables pour gagner la prairie ; les poules gloussaient dans la rue, et les coqs, en grattant les fumiers, lançaient à leurs harems des appels de clairon.

Ces bruits du village accompagnèrent quelque temps le vieillard et l'orpheline qui marchaient côte à côte ;

puis ils s'affaiblirent par degrés, et le silence leur succéda jusqu'à ce que d'autres voix le troublassent à leur tour : celles de la forêt, qui semblait gémir sur son dépouillement, et du torrent qui se brisait contre les roches éblouissées par son écume. A travers les branchages nus se dessinait la silhouette grise de l'abbaye ; quelques pas encore, un battement plus précipité du cœur de Gertrude, peu de mots échangés entre M. Desbrières et le domestique Jean, un long couloir à suivre, un escalier de granit à monter, et la fillette se trouvait devant madame Pierre.

Tout le long du chemin, son imagination surexcitée s'était créé mille fantômes ; tantôt elle se représentait l'inconnue sous des traits effrayants... et le désir de retourner en arrière l'emportait sur celui d'étudier la musique ; tantôt la curiosité la poussait en avant ; il lui tardait de la voir.

Mais, quand elle fut en sa présence, ses yeux restèrent baissés. Elle n'osait plus les lever.

Madame Pierre était à demi perdue dans un immense fauteuil à dossier de chêne, une sorte de trône abbatial ; sur sa robe noire, et quoiqu'il ne fit pas froid encore, tranchait une fourrure des contrées boréales, à peine plus blanche que son pâle visage, et un terre-neuve colossal sommeillant sous ses pieds lui servait de tapis.

« Voici notre future sainte Cécile, Madame, » fit M. Desbrières en lui présentant sa jeune compagne.

Elle attira Gertrude à elle, se pencha pour la regarder en face, et plongeant ses yeux noirs brûlants d'un feu sombre dans les yeux de saphir qui se levaient enfin sur eux, elle regarda tout au fond et se sentit émue...

« Je l'aimerai, mon père ! » dit-elle au vieux pasteur.

Telles furent les premières paroles tombées, devant l'orpheline, des lèvres de madame Pierre.

M. BOUROTTE.

(La suite au prochain numéro.)

## ÉNIGME

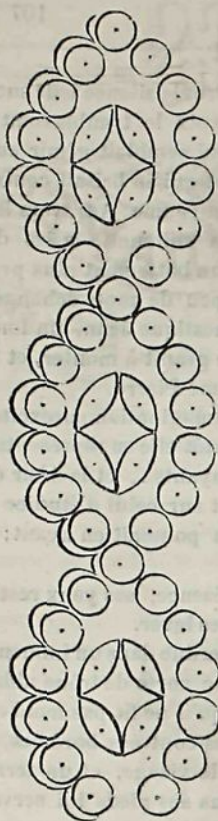
Je suis une cité qu'illustra saint François,  
Qui de la pauvreté pour sa dame fit choix.  
— Ajoutant à mon nom la marque plurielle,  
On me voit devenir la base essentielle  
De tout solide monument,  
Avant de procéder à son élèvement.  
— Je suis encore une assemblée,  
Où la justice humaine est appelée  
Pour connaître et punir des actes criminels ;  
Hélas ! ils sont fréquents dans ces temps actuels !

Bien qu'elle soit souvent fort indulgente,  
Il n'est pas inouï que quelque âme innocente  
Soit dans ce jugement victime d'une erreur  
Et n'en subisse la rigueur :  
Témoins Lesurque, et bien d'autres encore  
Qui sont connus, ou bien qu'à jamais l'on ignore.  
Le Juge souverain, infailible, éternel,  
Dont les arrêts sont sans appel,  
Distribuant supplices, récompenses,  
Doit rendre un jour de plus justes sentences.

Mot du Logogriphe du 15 septembre : *Poivre* où l'on trouve : *Poire, pore, Pô, or, roi, oie, pie, ivre et pire.*  
Mot de la Charade : *Pandore.*

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4434 et le patron découpé d'un Pardessus d'automne, fig. page 108.



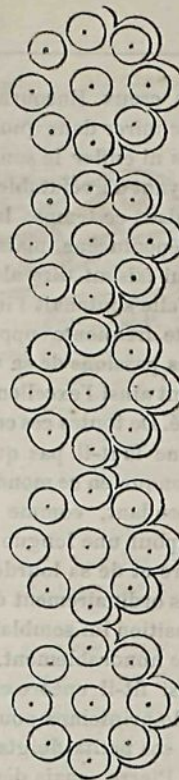


Broderie Madère.

Deux bandes broderie Madère, qui peuvent servir d'entre-deux en supprimant le feston du bord.



Pardessus d'automne (patron découpé).

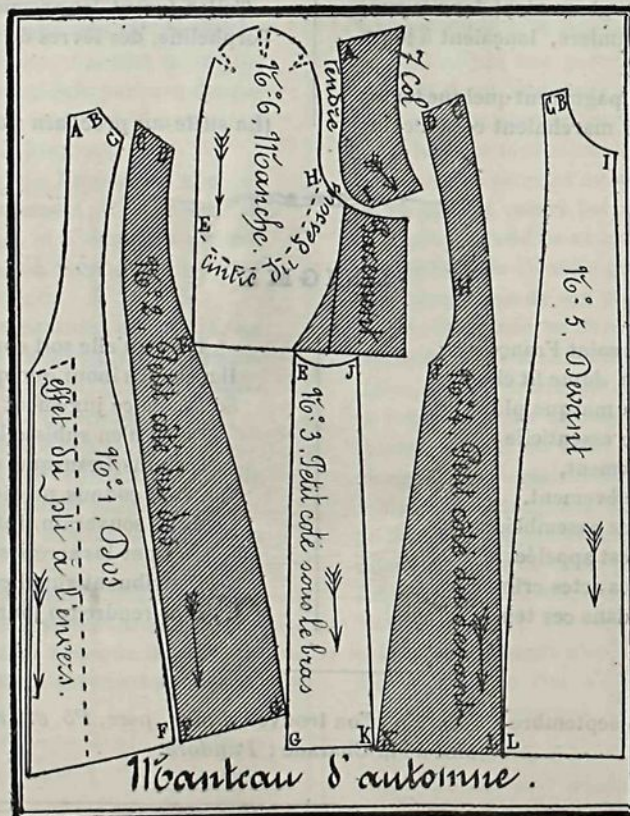


Broderie Madère.

Explication du patron découpé.

1, Dos. — 2, Petit côté du dos. — 3, Dessous du bras. — 4, Petit côté du devant. — 5, Devant. — 6, Manche, dessus, le bord supérieur du dessous marqué par un cintre pointillé, le parement placé comme il doit être posé. — 7, Col.

Le patron découpé se compose de neuf parties, le dessous de la manche et le parement donnés séparément n'étant point numérotés au détail tracé. Les flèches indiquent le droit fil de l'étoffe. Les coches du patron découpé correspondent aux lettres de raccord du détail. Les parties teintées données en papier foncé se font de l'étoffe unie. Il faut de celle-ci 1 mèt. 50 cent. en 60 cent. de largeur, et 3 m., même largeur de l'étoffe damassée. Notre modèle est en tissu bleu marine broché bronze et bleu marine uni; la doublure



Patron d'automne.

en sergé de soie gros bleu et les boutons en tissu marine. Réunir les parties du pardessus en suivant l'ordre indiqué au détail tracé. Le dessous de la manche se rapporte au dessus, à la couture de la saignée, et au bord inférieur qui doit retourner de quelques centimètres en dessous. La manche, ainsi préparée, la réunir au pardessus en suivant bien exactement les coches de raccord; faire au bord de l'épaule les trois plis creux indiqués à la roulette et pointillés au détail; la manche, dessus et dessous, est prise dans la couture du petit côté, en laissant le bas libre sur une hauteur de 3 centimètres. L'envers du pli creux du dos s'applique d'une bande de tissu uni, qui fera dépassant. Sur le patron n° 1, dos, la ligne pointillée montre l'effet de cette doublure posée et le dépassant qu'elle donne, dépassant qui doit avoir 15 millimètres. Deux piqûres espacées d'un centimètre à tous les contours. Poser, sous le gigot, un bourrelet en écriin diminué aux deux bouts, et par quelques points, soutenir la manche, dessus.